

## COMME DE L'AN QUARANTE

Yvonne Baby

... il y a des tabliers à plis, cousus et marqués à la main, il y a des coques, des anglaises, des permanentes, des indéfrisables, des Peugeot, des Citroën, partout des conciliabules, et des bombes. On dit le Front, et on dit un Comité ou un Groupe, on va ou on ne va pas à Londres, on prend ou on ne prend pas le maquis. Les squares vont être interdits aux Juifs, les étoiles jaunes s'achèteront avec des tickets, les enfants ouvrent la bouche après la classe pour que la maîtresse dépose sur leur langue une pastille rose vitaminée, et ils chantent ou refusent de chanter *Maréchal nous voilà!*, pendant la récréation. Les hommes et les femmes qui s'aiment se vouvoient et ne s'embrassent pas en public, les cloches des églises sonnent plus souvent, les officiers allemands parlent le français, la guerre commence quand elle finit. Les chemises des hommes sont blanchies au bleu, les femmes portent des chaussures à talons plats avec leurs bas de soie, et nous, des jupes plissées à bretelles et des robes écossaises à col Claudine. Les lessiveuses ont des paillettes, les téléphones des socles en bois, ma mère dit que chaque alerte lui arrache le cœur, la peur a un son, la barbarie a un accent – la Gestapo est venue chercher notre voisine Mademoiselle d'Istria d'Oria, à l'heure où elle nourrissait son chat Réséda.

... Il y a aussi l'exode, des ballots, des baluchons et des marraines de guerre, il y a des contacts, et le courage sur les bicyclettes. Les postes de T.S.F. ont la taille d'une maison de poupée, on aperçoit des brouettes en ville et les chariots des quatre-saisons transportent des sacs de farine ou des sacs de sable, la nourriture est un ravitaillement, on fait des provisions, la faim décuple la solidarité, et les pommes de terre sont les premières denrées alimentaires. Les salons ouvrent leurs pianos à queue, les préfets et les professeurs sont révoqués de leurs fonctions par le gouvernement de Vichy. Monsieur Giroud, titulaire de la chaire d'esthétique à l'Université de Toulouse, a ôté son béret basque pour ne pas ressembler aux fascistes – Quel temps faisait-il quand nous doutions du ciel?

... Et il y a les photographes avec leurs boîtes sur trépied, qui déploient des étoffes noires, les faux papiers et l'illégalité sont signes de noblesse, la France est coupée en deux – zone libre et zone occupée –, avec une ligne de démarcation à Vierzon, les locomotives fument comme dans *Anna Karénine*. On boit de la chicorée dans des bols de faïence, un seul gâteau s'appelle une pâtisserie, le pain est rationné, on mange des rutabagas et des topinambours à cause des restrictions, on met de la glycérine sur le dos de nos mains pour apaiser les gerçures. Les pendules, les horloges, les montres sont indispensables, Marthe et Antoinette sont des prénoms moins courants que Françoise, Monique ou Jacqueline, les petites filles sont des fillettes, elles apprennent à tricoter des chandails et à broder des initiales, les valises sont en carton bouilli, des familles entières les tiennent prêtes avec une mallette et un nécessaire de voyage – dans la rue, il faudra peut-être changer de pas, de trottoir, de porte cochère, il ne faudra pas courir si quelqu'un vous suit. Suzanne S. a été arrêtée et conduite vers un train de marchandises et a pu dire adieu à son fils d'un wagon à bestiaux, les avions alliés mitraillent par erreur les voies ferrées, les prisonniers civils sont les futurs déportés, déjà les Allemands les nomment : terroristes. "Les pauvres gens", disent ceux qui verront passer ces trains, surnommés les trains de la mort – peu de vivants arrivent à Buchenwald et à Dachau. André Malraux dit qu'un pays qui n'a pas de mémoire n'a pas d'avenir: comment les lettres écrites de ces wagons peuvent-elles parvenir à leur destinataire? Et pourquoi les otages de 1944 n'ont-ils pas réussi à s'enfuir pendant les arrêts de campagne? Auront-ils entrevu le printemps dans les champs et sur les collines? Il y aura sept cent déportés, et combien de suppliciés? – Est-ce Dieu l'absence? Ou est-ce l'homme?

... Il y a encore les cantines des écoles qui servent des purées de pois chiches et des haricots secs avec des charançons, il y a des bottes en caoutchouc, des cache-nez et des chemisiers confectionnés avec la toile des parachutes, la pauvreté est une fierté, on échange une bague contre des œufs ou du lard. Il y a des canadiennes, des vestes avec une martingale et des gauloises bleues, des poteaux télégraphiques et des standards téléphoniques aux fils multicolores, il y a des tracts et des mots de passe, des couvre-feux. Les cheminots sont des héros, les Allemands fusillent les résistants et leur donnent le coup de grâce, le jeune maquisard, sur cette photo de lycée, c'était mon frère, fusillé le 24 juin 1944 par des Allemands en uniforme et par des miliciens français – son nom est inscrit sur la plaque des élèves morts pour la France, à Louis-le-Grand, où il faisait ses études. On dit "Les nôtres", et on écoute Radio-Londres, Paul Claudel écrit "La France parle" en septembre 1943 et, un an plus tôt, Charles Morgan "Ode to France" – la France libre n'est pas une notion abstraite.

... Il y a des poteaux d'exécution, des planques, des fuites, des sabotages, des villas isolées, les descentes de la Gestapo, les rafles et des casques de fer allemands comme à l'époque de Bismarck, il y a les capes des agents de police français, les calots militaires, les receveurs des Postes, les braseros de signalisation, les avions à hélices – est-ce qu'on disait encore un aéroplane? Les responsables politiques de la Résistance deviendront les commissaires de la République, il y aura ces journaux, Combat, Libération, Franc-Tireur, la zone Sud répondra à la zone Nord, on rêve de bon air et on rêve d'aller normalement à la montagne, ou au bord de la mer – on rêve... on rêve... l'espoir même est un rêve sans fin.

... Il y a eu la mobilisation et les permissions, les portes à double issue, et l'armée secrète, les veillées d'armes, les atterrissages dans la nuit, l'appel du général de Gaulle, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand, les manteaux de cuir de la Gestapo, les jetons de téléphone, les télégrammes, les pneumatiques, les cerceaux dans les parcs, les camions bâchés, les villages martyrs, et toujours des Citroën, des Citroën. Il y a eu les chemises noires, des feutres mous et des socquettes blanches, parfois des galoches, je souffre de décalcification, j'ai l'impétigo, la gale, et j'ai des engelures, ma mère me badigeonne les joues et le menton avec du bleu de méthylène ou de la teinture d'iode – horrible! – dans ma classe, je suis en quarantaine. Il y a eu les otages de Chateaubriand, la prison de Montluc, les indics, les collaborateurs, les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) et les Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.), il y a

eu, il y a mon père qui joue et rejoue *l'Appassionata* de Beethoven et ma mère qui fredonne cette chanson révolutionnaire: Ma blonde, entends-tu dans la ville... Il y aura l'armée rouge, le siège de Stalingrad, l'insurrection de Varsovie, personne ne discute l'honneur d'être communiste, les grenades ne sont plus des fruits, et les rafales ne sont plus des rafales de pluie. Il y a eu les exécutions sommaires et les exécutions arbitraires, les camps d'extermination, les atrocités nazies – ainsi, chez nous, cette nouvelle: Bertie Albrecht, une amie de mon père, a été décapitée. Liquidation, puis épuration sont des maux extrêmes, on a été ou on n'a pas été un patriote – qui aura su, ou pu, résister à la torture?

Et là, Anna devra s'interrompre, Clémence s'est assoupie. Pourtant, Anna voudrait continuer, peut-être pourrait-elle réveiller doucement Clémence, et continuer à lui raconter: ... il y a, il y a eu, il y a eu... Elle aimerait lui dire: Ecoute, et démêler, de ces temps inconsolables, les brefs éclairs d'utopie. Enfin, Anna voudrait et aimerait répondre, ce soir-même, à toutes les questions que sa petite-fille ne lui a pas posées.

### Come dell'anno quaranta\*

Yvonne Baby

traduzione di Francesca Spinelli

... Ci sono i grembiuli a pieghe, cuciti e cifrati a mano, i riccioli, i boccoli, le permanenti e le pieghe, le Peugeot, le Citroën, conciliaboli ovunque, e le bombe. Si dice il Fronte, un Comitato o un Gruppo, si va o non si va a Londra, si entra o non si entra nella Resistenza. L'ingresso ai giardini pubblici sarà vietato agli ebrei, le stelle gialle si compreranno con i tagliandi, i bambini aprono la bocca alla fine della lezione perché la maestra deponga sulla loro lingua una pastiglia vitaminica rosa, e cantano o rifiutano di cantare *Maréchal nous voilà!* durante la ricreazione. Gli uomini e le donne che si amano si danno del lei e non si baciano in pubblico, le campane delle chiese suonano più spesso, gli ufficiali tedeschi parlano francese, la guerra inizia quando finisce. Le camicie degli uomini si lavano col turchinetto, le donne hanno le scarpe basse e le calze di seta, e noi, le gonne a pieghe con le bretelle e il colletto Claudine. I pentoloni per la bollitura del bucato scintillano, i telefoni poggiano su basi di legno, mia madre dice che ogni allarme le strappa il cuore, la paura ha un suono, la barbarie un accento – la Gestapo è venuta a cercare la nostra vicina, mademoiselle d'Istria d'Oria, proprio mentre stava dando da mangiare al suo gatto Réséda.

... Ci sono anche l'esodo, i pacchi, i fagotti e le madrine di guerra, ci sono i contatti, e il coraggio sulle biciclette. Le radio sono grandi quanto case di bambole, in città si vedono dei barrocci, i carri dei venditori di frutta e verdura trasportano sacchi di farina o di sabbia, il cibo è un rifornimento, si fanno provviste, la fame moltiplica la solidarietà, e le patate sono il genere alimentare principale. I saloni aprono i loro pianoforti a coda, i prefetti e i professori sono rimossi dalle loro cariche dal governo di Vichy. Monsieur Giroud, titolare della cattedra di estetica all'Università di Tolosa, si è tolto il basco per non somigliare ai fascisti. – Che tempo faceva quando dubitavamo del cielo?

... E ci sono i fotografi con le loro scatole sui treppiedi che spiegano dei panni neri, i documenti falsi e l'illegalità sono segni di nobiltà, la Francia è tagliata in due – zona libera e zona occupata –, la linea di demarcazione passa per Vierzon, le locomotive fumano come in *Anna Karenina*. Beviamo cicoria nelle scodelle di maiolica, un'unica torta viene chiamata pasticceria, il pane è razionato, mangiamo rutabaga e topinambur a causa delle restrizioni, ci mettiamo la glicerina sulle mani per alleviare le screpolature. Le pendole, le sveglie e gli orologi sono indispensabili, Marthe e Antoinette sono nomi meno comuni di Françoise, Monique o Jacqueline, le bambine più piccole sono bambinelle, imparano a lavorare a maglia e a ricamare iniziali, le valige sono di cartone pressato, intere famiglie le tengono pronte insieme a una valigetta e a un nécessaire da viaggio – forse, per strada, bisognerà cambiare passo, marciapiede, portone, non bisognerà correre se qualcuno ti segue. Suzanne S. è stata arrestata e portata verso un treno merci, ha potuto dire addio al figlio da un carro bestiame, gli aerei alleati mitragliano per sbaglio le ferrovie, i prigionieri civili sono i futuri deportati, i tedeschi già li chiamano: terroristi. «Poveracci», dice chi vedrà passare quei treni, chiamati i treni della morte – sono pochi i vivi che arrivano a Buchenwald e a Dachau. André Malraux dice che un paese che non ha memoria non ha futuro: come possono le lettere scritte da quei vagoni giungere ai loro destinatari? E perché gli ostaggi del 1944 non sono riusciti a scappare durante le soste in aperta campagna? Avranno scorto la primavera nei campi e sulle colline? Ci saranno settecento deportati, e quanti giustiziati? È forse Dio l'assenza? O l'uomo?

... Ci sono anche le mense scolastiche dove servono purè di ceci e fagioli con gli insetti, ci sono gli stivali di gomma, i cache-nez e le camicie confezionate con la tela dei paracadute, la povertà è fonte di orgoglio, si barattano gli anelli con le uova e il lardo. Ci sono i giacconi foderati, le giacche con la martingala e le gauloise blu, i pali del telegrafo e i centralini telefonici dai fili multicolori, ci sono i volantini e le parole d'ordine, e i coprifuochi. I ferrovieri sono eroi, i tedeschi fucilano i partigiani e danno loro il colpo di grazia, il giovane partigiano, su questa foto del liceo, era mio fratello, fucilato il 24 giugno del 1944 dai tedeschi in uniforme e dai miliziani francesi – il suo nome è inciso sulla targa degli alunni morti per la Francia, al Louis-le-Grand, dove studiava. Diciamo «i nostri», e ascoltiamo Radio-Londra, Paul Claudel scrive *La Francia parla* nel settembre del 1943, un anno dopo *Ode to France* di Charles Morgan – la Francia libera non è una nozione astratta.

...Ci sono i pali della fucilazione, i nascondigli, le fughe, i sabotaggi, le ville isolate, le irruzioni della Gestapo, le retate e i caschi dei tedeschi come all'epoca di Bismarck, ci sono i mantelli dei poliziotti francesi, le bustine militari, i direttori delle Poste, i bracieri di segnalazione, gli aerei ad elica – chissà se si diceva ancora aeroplano? I responsabili politici della Resistenza diventeranno i commissari della Repubblica, ci saranno dei giornali, *Combat*, *Libération*, *Franc-Tireur*, la zona Sud risponderà alla zona Nord, sogniamo l'aria fresca, sogniamo di andare come sempre in montagna, o al mare – sogniamo, sogniamo... la stessa speranza è un sogno senza fine.

...Ci sono stati la mobilitazione e i permessi, le doppie porte e l'esercito segreto, le viglie d'armi, gli atterraggi notturni, l'appello del generale de Gaulle, Radio-Parigi mente, Radio-Parigi è tedesca, i cappotti di cuoio della Gestapo, i gettoni del telefono, i telegrammi, gli pneumatici, i cerchi nei parchi, i camion con i teloni, i villaggi martiri, e poi ancora Citroën, Citroën ovunque. Ci sono state le camice nere, i feltri morbidi e i calzini bianchi, a volte le galoscie, soffro di decalcificazione, ho l'impetigine, la scabbia, i geloni, mia madre mi spennella le guance e il mento con del blu di metilene o con della tintura di iodio – tremendo! –, a scuola sono in quarantena. Ci sono stati gli ostaggi di Chateaubriand, la prigioniera di Montluc, gli informatori, i collaboratori, le Forze Francesi dell'Interno (F.F.I.) e i Franchi Tiratori e Partigiani (F.T.P.), c'è stato, c'è tuttora, mio padre che suona e risuona l'*Appassionata* di Beethoven e mia madre che canticchia una canzone rivoluzionaria: *Ma blonde, entends-tu en ville...* Ci sarà l'armata rossa, l'assedio di Stalingrado, l'insurrezione di Varsavia, nessuno discute l'onore di essere comunista, le granate non sono più frutti, e le raffiche non sono più raffiche di pioggia. Ci sono state le esecuzioni sommarie e quelle arbitrarie, i campi di sterminio, le atrocità naziste – da noi, questa notizia: Bertie Albrecht, un'amica di mio padre, è stata decapitata. La liquidazione, poi l'epurazione, sono dei mali estremi, si è stati o non si è stati patrioti – chi avrà saputo, o potuto, resistere alla tortura?

A questo punto, Anna dovrà interrompersi, Clémence si è assopita. Eppure Anna vorrebbe continuare, magari potrebbe svegliare con dolcezza Clémence e continuare a raccontarle: ...ci sono, ci sono stati, ci saranno... Vorrebbe dirle: Ascolta, e mostrarle i brevi lampi di utopia di quell'epoca sconsolata. Questa sera stessa, Anna vorrebbe tanto rispondere a tutte le domande che sua nipote non le ha fatto.

L'espressione francese «s'en moquer comme de l'an quarante», dall'origine incerta, significa «non attribuire alcuna importanza a qualcosa».